

D'abondantes larmes coulaient le long de ses joues. Elle appuya sur la table une main tremblante, pour se soutenir, tandis qu'elle me donnait l'autre. Je la pris dans les miennes. — Je l'y tins captive. Ma tête s'inclina sur cette main, mes larmes la mouillèrent, mes lèvres allèrent s'y poser, non par un élan d'amour (oh ! non ; à cet instant suprême ce n'était pas de l'amour !) mais dans cette agonie du désespoir qui s'abandonne lui-même.

— Pour l'amour de Dieu, laissez-moi ! dit-elle d'une voix affaiblie.

Ainsi s'échappa, dans ces quelques mots suppliants, la révélation du secret de son cœur. Ces mots, je n'avais pas le droit de les entendre, je n'avais pas le droit d'y répondre ; au nom de sa faiblesse sacrée, ces mots m'interdisaient de rester auprès d'elle. Tout était fini. Je laissai aller sa main ; je n'ajoutai pas une parole. Les pleurs qui m'aveuglaient la dérobaient à mes yeux, et, pour la voir une dernière fois, je dus les sécher à la hâte. Ce regard me la montra comme affaissée dans un fauteuil, posant ses deux bras sur la table, et sur eux abaissant sa belle tête avec un mouvement d'inexprimable fatigue. Ce regard fut le dernier ; la porte s'était refermée sur elle, — l'abîme de la séparation s'était ouvert entre nous, — l'image de Laura Fairlie n'était déjà plus qu'un souvenir du passé.

FIN DU RÉCIT DE HARTRIGHT.

Le récit est continué par Vincent Gilmore, de Chancery Lane, avocat.

I

Je trace ces lignes à la requête de mon ami, M. Walker Hartright. Elles ont pour objet de faire connaître quelques événements qui portèrent un certain

préjudice aux intérêts de miss Fairlie, et qui eurent lieu après que M. Hartright fut parti de Limmeridge-House.

Il ne m'est pas imposé de dire si mon opinion est ou non favorable à la dubilité qu'on entend donner aux notables événements domestiques dont le récit que je vais faire relatera plusieurs circonstances importantes. M. Hartright a pris toute la responsabilité de cette décision ; et les circonstances qui restent à exposer montreront qu'il a surabondamment acquis le droit de prendre, à cet égard, le parti qui lui conviendra le mieux. Son plan, qui consiste à présenter l'histoire au public de la manière à la fois plus vivante et la plus vraie, exige qu'elle soit racontée, à chaque période successive des événements, par les personnes qui, alors, y prenaient la part la plus directe. Une conséquence nécessaire de cet arrangement, c'est que je dois prendre, pour le présent, le rôle de narrateur. J'étais dans le Cumberland pendant le séjour qu'y vint faire sir Percival Glyde, et je pris une part personnelle au résultat le plus essentiel de sa courte résidence chez M. Fairlie. Il m'incombe, par conséquent, d'ajouter ces quelques anneaux à la chaîne des événements, et je vais la reprendre, pour cela, au point même où les mains de M. Hartright ont laissé retomber cette chaîne.

J'arrivai à Limmeridge-House, le vendredi, 2 novembre.

J'avais formé le projet de rester chez M. Fairlie jusqu'à l'arrivée de sir Percival Glyde. Si la démarche qu'il faisait ainsi aboutissait à la fixation d'une date quelconque pour son union avec miss Fairlie, je devais remporter à Londres, avec moi, les instructions nécessaires pour la rédaction du contrat de mariage.

Le vendredi même, je n'eus pas l'honneur d'être reçu par M. Fairlie. Il était ou se figurait être, depuis des années, dans un déplorable état de santé ; et ne se trouvait pas assez bien, portant pour

me donner audience. Ce fut, de toute la famille, miss Halcombe que je vis la première. Elle m'accueillit à la porte du château, et voulut bien me présenter à M. Hartright, qui séjournait à Limmeridge depuis quelque temps déjà.

Je ne vis miss Fairlie que plus tard, dans la journée, seulement à l'heure du dîner. Elle ne paraissait pas très-bien portante, et j'en fis la remarque avec peine. C'est une jeune fille aimable et douce, aussi charmante, aussi attentive pour tous ceux dont elle est entourée que le fut jadis son excellente mère, — bien que, par son extérieur, elle rappelle plutôt l'auteur de ces jours. Mistress Fairlie avait des yeux et des cheveux noirs ; sa fille aînée, miss Halcombe, me la rappelle d'une manière frappante. Miss Fairlie nous fit, le soir un peu de musique, et ne joua pas, ce me semble, aussi bien qu'à son ordinaire. Nous eûmes un "rubler" au whist ; véritable profanation de ce noble jeu, du moins, quant à l'attention que semblaient y porter mon partner et mes adversaires. M. Hartright, dès le moment où nous fûmes présentés l'un à l'autre, m'avait favorablement impressionné ; mais je découvris bientôt qu'il n'était pas exempt de quelques-uns des défauts de savoir-vivre qui sont ceux de son âge et de son époque. Il y a trois choses qu'ignorent absolument les jeunes gens de la génération actuelle : ils ne savent ni rester à boire après le dîner, ni jouer au whist, ni tourner un compliment aux dames. M. Hartright ne faisait pas exception à cette règle générale. Même alors, cependant, et après une connaissance bien sommaire, il me frappa comme un jeune homme d'attitude modeste et d'excellentes façons.

Le vendredi se passa ainsi. Je ne dis rien des objets plus sérieux qui préoccupèrent, ce jour-là, mon attention ; — la lettre anonyme à miss Fairlie ; les mesures que je jugeai convenable de prendre dès qu'on m'en parla ; la ferme

conviction où j'étais que sir Percival Glyde nous fournirait, relativement à ces circonstances obscures, toutes les explications que nous pouvions attendre. Je ne parle pas de tout ceci, puisque, si je le comprends bien, il en a été fait mention dans le récit qui précède.

Le samedi, M. Hartright était parti avant que je ne descendisse pour déjeuner. Miss Fairlie resta chez elle toute la journée, et miss Halcombe me parut d'assez triste humeur. Le château n'était plus ce que je l'avais vu, du temps de M. et mistress Philip Fairlie. Durant l'après-midi, je fis seul une promenade dans les environs, et visitai quelques-uns des endroits que j'avais appris à connaître, il y a plus de trente ans, en venant à Limmeridge pour y régler les affaires de la famille. Ces endroits, eux aussi, avaient bien changé.

Vers deux heures, M. Fairlie m'envoya dire qu'il se trouvait assez bien pour me recevoir. "Lui" du moins, n'avait rien perdu, depuis notre première connaissance. Son entretien roulait toujours sur les mêmes sujets, — à savoir lui-même et ses maux innombrables, ses médailles merveilleuses et ses incomparables "caux-fortes" de Rembrandt. Dès que je voulus aborder l'affaire qui m'amena chez lui, mon homme ferma l'œil, prétendant que je le "bouleversais." Je persistai à le "bouleverser" en revenant obstinément, à plusieurs reprises, sur le même sujet. Tout ce que je pus tirer au clair fut "qu'il regardait le mariage de sa nièce comme une affaire réglée, sanctionnée par le père de la jeune fille, sanctionnée par lui-même, union d'ailleurs très désirable, et des tracasseries de laquelle il lui tardait fort, personnellement, d'être enfin débarrassé. Quant aux clauses du contrat, si je voulais bien consulter sa nièce, et, profitant ensuite de ce que je connaissais à fond leurs affaires de famille, si je voulais tout préparer, et borner sa participation de tuteur, dans cette